Zeitschrift: Textiles suisses [Édition française]
Herausgeber: Office Suisse d'Expansion Commerciale
Band: - (1946)
Heft: 1

Artikel: Dentelle aux fuseaux
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-792464

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

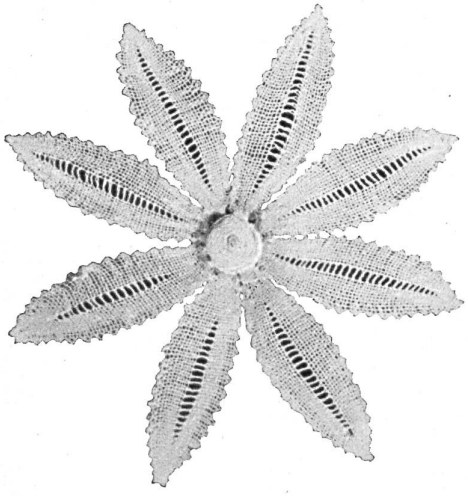
Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

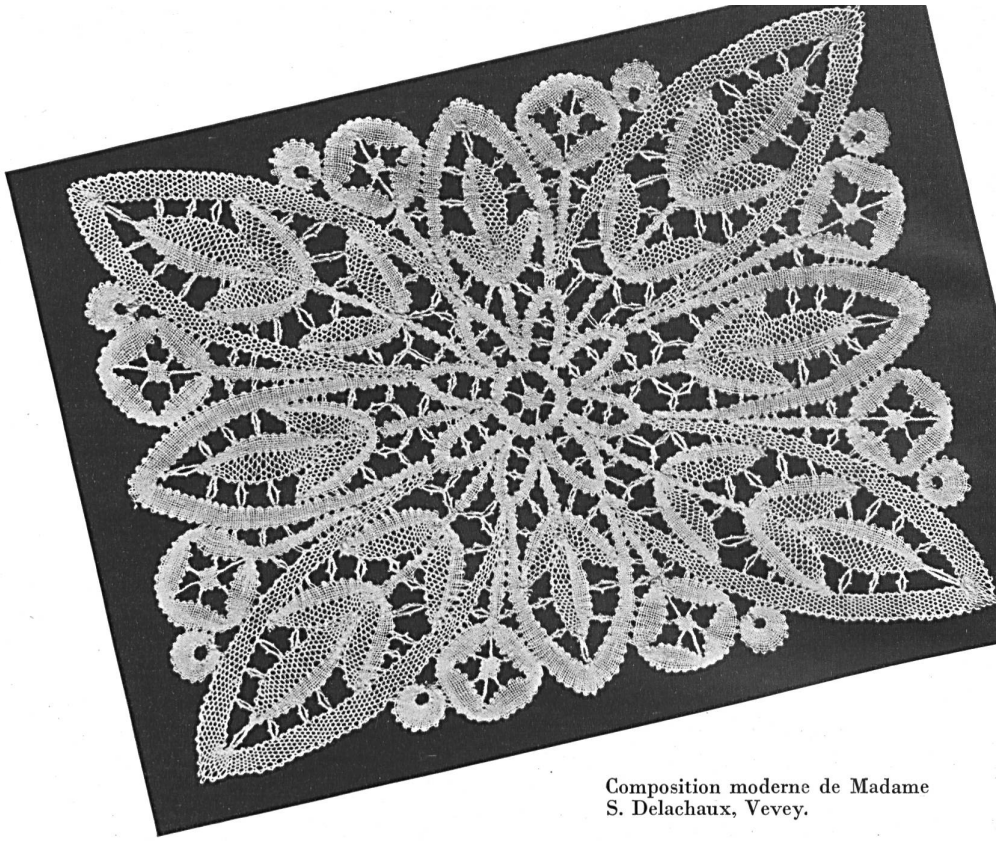
Download PDF: 16.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DENTELLE AUX FUSEAUX

Bien que la dentelle aux fuseaux ne compte plus dans l'exportation suisse des textiles, il est néanmoins intéressant de se pencher sur cet art qui s'éteint en Suisse. Ses produits, dont nous reproduisons ici quelques spécimens, ne sont-ils pas dignes de la traditionnelle réputation d'élégance que se sont acquis les textiles suisses, il y a des siècles déjà. Cette renommée s'est reportée aujourd'hui sur les broderies et dentelles de production industrielle dont on peut admirer également de magnifiques échantillons dans les pages qui suivent.





Composition moderne de Madame S. Delachaux, Vevey.

Le XVII^e siècle dota la Suisse de deux industries d'art en rapport avec les textiles : la fabrication des toiles imprimées et l'art de la dentelle aux fuseaux. Teinture au moyen de *moules à imprimer* délicatement sculptés que l'on appliquait sur l'étoffe après les avoir enduits de couleur ; savant tissage de fils arachnéens : deux métiers très différents et pour ces deux métiers, deux origines psychologiques aussi opposées que possible.

C'est pour rivaliser sur le terrain commercial avec les étoffes fleuries importées des Indes que la Suisse se mit à produire ses toiles imprimées. Elle y était préparée par son industrie nationale de la sculpture sur bois qui lui fournit des graveurs de *moules*. Par contre, son industrie de la dentelle aux fuseaux ne doit rien aux considérations économiques. Dans la Gruyère aussi bien que dans le canton de Neuchâtel —, ses deux centres principaux —, elle naquit d'un roman d'amour dans le sens le plus généreux du terme.

On sait que Colbert entreprit de perfectionner les industries de son pays en appelant en France des artisans spécialisés. Venise lui fournit des miroitiers et des dentellières. Voilà ce que dit l'histoire. Mais la tradition populaire suisse est plus loquace. Elle raconte que certaines dentellières particulièrement habiles furent enlevées avec coussin et fuseaux parce qu'elles ne répondaient pas avec assez d'empressement à l'appel de la France. Les unes parvinrent à s'évader en cours de route, d'autres, malades, durent suspendre leur voyage, au hasard des étapes, pour recevoir des soins. Légende ? Peut-être ! Pourtant deux choses sont certaines : toutes les dentellières de Colbert n'arrivèrent pas à destination et l'industrie de la dentelle aux fuseaux prit pied en Suisse, derrière le col du Sanetsch, qui relie le Valais à la Gruyère, au moment de leur exode. D'autre part, la forme du métier à dentelle de la Gruyère est exactement reproduite du coussin de la Riviera italienne ; il porte, au centre, un petit rouleau qui tourne sur lui-même à mesure que le travail avance. Comment s'étonner après cela des histoires touchantes que l'on peut entendre dans les chalets, histoires d'amour, histoires de belles filles harassées, recueillies par les paysans et qui remercièrent leurs hôtes en leur enseignant leur art ?

C'est encore une histoire d'exil qui valut au canton de Neuchâtel — principalement aux Montagnes qui sont plus près de la frontière — son industrie de la *dédliette*, nom patois de la dentelle. Elle fut le gracieux cadeau des réfugiées de la révocation de l'Edit de Nantes. Ces protestantes introduisirent dans cette région le coussin plat, à trois *bolets* interchangeables qu'elles nommaient *carreau*. Pour les très pauvres femmes, le coussin ou métier de dentellière fut parfois remplacé par un morceau de tourbe de la vallée des Ponts, soigneusement cousu dans une étoffe. Cela faisait fort bien l'affaire car les épingles s'y plantaient aussi facilement que dans le son garnissant les *bolets* des coussins authentiques.

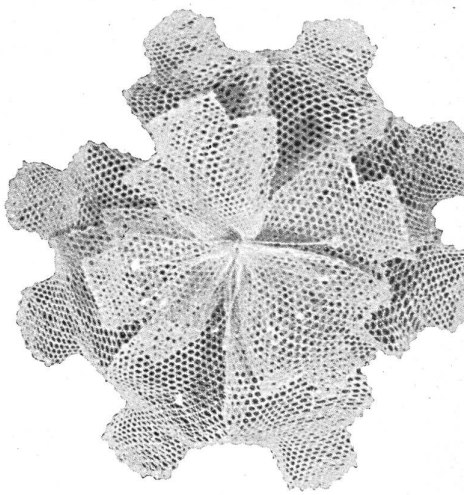
Il y eut pendant très longtemps une différence essentielle entre les dentelles neuchâteloise et gruyérienne. Les premières étaient des *blondes*, les secondes des dentelles de soie noire spécialement destinées à orner les coiffes du terroir. Vers le milieu du XVIII^e siècle, la *blonde* occupait au pays de Neuchâtel 2793 dentellières et 182 fileuses de lin.

Pendant la journée, la plupart de ces femmes travaillaient devant leur fenêtre ; le soir, pour la veillée, elles

se réunissaient à plusieurs autour d'une lampe à huile. Pour comprendre comment ce pauvre luminaire pouvait leur suffire, il faut savoir que les horlogers neuchâtelois avaient introduit dans leurs ateliers l'usage du globe de verre rempli d'eau bleue qui, placé entre la flamme et ce que l'on désire éclairer, fait, en quelque sorte, office de loupe. Empruntant cet objet à leurs maris, les dentellières parvenaient à condenser sur leur ouvrage une lumière suffisante. On peut encore voir de ces globes dans quelques musées régionaux.

Pour exécuter certaines dentelles, d'une finesse extrême, il fallait travailler dans des caves parce que le fil y restait humide et risquait moins de se rompre. Un mignon fuseau de buis pèse bien peu de chose, dira-t-on. Certes ! Mais pour faire certains fichus à la mode du XVIII^e siècle, il fallait parfois huit cent ou mille fuseaux. Afin de dégager la place en travail, l'ouvrière était obligée de les réunir par petits paquets, attachés d'un ruban, qu'elle rabattait en arrière en attendant de les reprendre. Ces petits paquets étaient lourds et un seul fil cassé dans une blonde pouvait compromettre l'ouvrage de plusieurs journées. Alors, pour rendre le fil plus résistant, on sacrifiait sa propre santé et l'on vivait loin du soleil.

Le cliquetis des fuseaux est envoûteur. Un jour vint où l'horloger neuchâtelois, posant sa lime et ses brucelles, s'installa devant le métier des femmes pour faire de la *dédliette*. Une sorte de matriarcat professionnel s'institua qui donna d'assez bons résultats. Les hommes faisaient les tulles qui réclamaient de l'adresse et de la patience, puis, lorsque le dessin d'un ornement apparaissait sur la *piquée* ils cédaient la place aux femmes. Il arriva aux dentellières neuchâteloises de faire des apprentis de marque. Jean-Jacques Rousseau se laissa mettre des fuseaux dans les mains par Mademoiselle d'Yvernois et parvint à tisser très convenablement des lacets au point de toile. Lorsque son initiatrice *es dédliette* se maria, il lui fit cadeau d'un lacet : « Le voilà, Mademoiselle, le beau présent que vous avez désiré. Songez que porter un lacet tissu par la main qui traça les devoirs des mères, c'est s'engager à les remplir. »

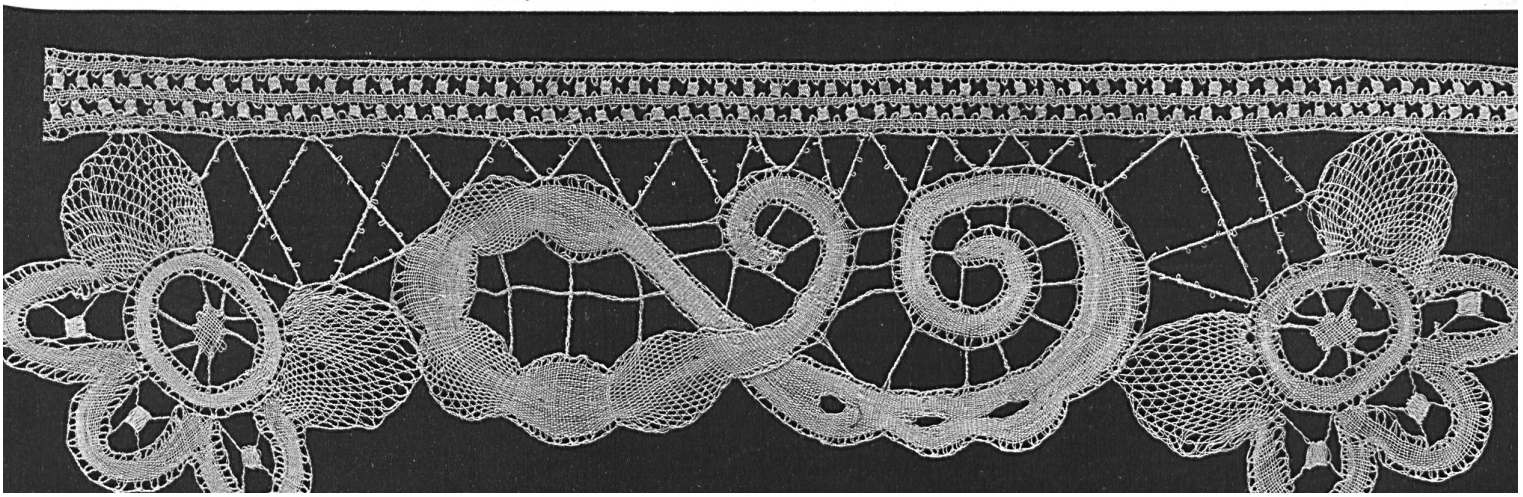


C'était un beau lacet, en deux couleurs, d'un travail serré, témoignant d'une touchante bonne volonté. Un autre lacet de Rousseau fut offert au prince royal de Prusse en 1819.

Le village de Rougemont, dans le Pays d'Enhaut, se spécialisa dans la fabrication d'une dentelle de soie noire à gros trous qui passait le col du Sanetsch, traversait la vallée du Rhône et s'en allait orner les coiffes de Savièze. Pendant très longtemps, la dentelle du Pays d'Enhaut passa de mains en mains par voie d'échange. Une foire aux dentelles se tenait annuellement à Gsteig. Les femmes du Pays d'Enhaut s'y rendaient à pied, en brassant la neige profonde, leurs trésors enroulés autour du corps, et celles du Valais franchissaient gaillardement la chaîne de montagnes (où Ramuz a situé l'action de son roman, *La Séparation des Races*), portant sur leur dos des denrées d'échange.

Au XIX^e siècle, plusieurs facteurs s'opposèrent au développement de l'industrie de la dentelle : lois somptuaires, remplacement des costumes régionaux par des robes « à la mode », disparition des coiffes, machinisme, écart de plus en plus grand entre les prix de revient et les possibilités d'achat.

Ce fut le tournant qui orienta cet art charmant vers des possibilités nouvelles. La technique de la dentelle aux fuseaux ne pouvait pas être transformée, il était impossible aussi d'inventer de nouveaux *points*, ce qui d'ailleurs n'est pas nécessaire, les points classiques répondant à tous les besoins. En revanche, on pouvait rénover complètement les dessins et du même coup transporter la dentelle de parure qui pendant plusieurs siècles avait orné coiffes et jabots dans la décoration des intérieurs. C'est ce qui se fait aujourd'hui.

Mme Lœffler-Delachaux.

Composition de Madame S. Delachaux, Vevey.